

sait l'empire. On le défiait, mais on avait hâte de porter remède aux plaies que ce dieu laissait après lui.

Ce n'est pas que la politique intérieure de Trajan, prudente et salubre, ne demeurât toujours la règle que, pour le bien de l'empire, ses successeurs suivirent pendant soixante ans. Mais sa politique guerrière, exagérée pendant les trois dernières années, avait mis l'empire en péril. L'Asie, qu'il avait cru conquérir, était en pleine révolte; les Parthes, auxquels il avait imposé d'abord sa domination, ensuite un roi choisi par lui, ne voulaient ni de l'un ni de l'autre. Le trouble était à tous les bouts de l'empire; l'effroyable révolte des Juifs était à peine éteinte; les peuples d'au delà du Danube avaient franchi ce fleuve et ravageaient la province romaine. L'Égypte, la Bretagne, la Mauritanie étaient ou à peine calmées, ou agitées encore. Et, de plus, les hésitations de Trajan, ses demi-promesses, les espérances qu'il avait données à l'un ou à l'autre, laissaient de par l'empire bon nombre de Césars manqués, toujours prêts à ressaisir la pourpre sur laquelle ils avaient compté une fois.

Hadrien fit face à tout; il renonça, comme il le fallait faire, avec un regret que tempérerait sa jalousie pour Trajan, au rêve d'un empire asiatique. Il rendit, ou aux Parthes, ou à elles-mêmes, la Mésopotamie, l'Assyrie, l'Arménie, un instant provinces romaines. Il rendit aux Parthes leur roi légitime et pourvut le candidat romain d'une royauté vassale dans un autre coin de l'Asie<sup>1</sup>. Les légions repassèrent l'Euphrate, et l'empire rentra modestement dans ses anciennes frontières. Hadrien eût même volontiers abandonné

<sup>1</sup> Voy. Xiphilin, LXVIII, 43. Spartien in *Hadrian*. Rufus Festus, *Breviarium*. Eutrope, VIII.

la Dacie, conquête plus utile et mieux affermie<sup>1</sup>. Mais la Dacie, déjà toute romaine, réclama contre cet abandon. Hadrien n'eut que la misérable satisfaction de détruire, sous des prétextes qui me semblent incompréhensibles, le pont jeté sur le Danube.

L'empire ainsi diminué n'en avait pas moins besoin d'être défendu. Martius Turbo fut chargé de cette tâche. Ce général, qui venait d'étouffer la révolte des Juifs, fut envoyé dans la Mauritanie, où le gouverneur, Lusius Quietus, un des successeurs manqués de Trajan, favorisait l'esprit de révolte. Le départ de Lusius, l'arrivée de son successeur calmèrent la province. Du fond de l'Afrique, Martius Turbo dut courir sur les bords du Danube pour combattre l'invasion des peuples sarmates. Hadrien prit lui-même part à cette guerre, dans laquelle la cavalerie batave, passant hardiment le fleuve à la nage, en face de l'ennemi, le surprit et le dispersa. Hadrien, vainqueur, eut hâte de traiter. Rome régla avec le roi barbare des Roxolans la solde annuelle qu'il s'était plaint de voir diminuée. Les peuples danubiens reconnurent la suzeraineté de Rome en faisant Hadrien arbitre de leurs différends. La paix de l'empire fut rétablie, et Hadrien, de tout son règne, n'eut plus à combattre un seul ennemi étranger<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Contre la réalité de ce projet, imputé à Hadrien par les historiens. M. Gregorovius oppose une inscription où la Dacie remercie Hadrien : CIVIS VIRTVTE DACIA IMPERIO ADDITA FELIX EST. (Inscr. de Varhély. Gruter, p. 249.) Cette flatterie d'un dévot à la divinité du prince (DEVOTVS NVMINI EIVS) me paraît peu concluante.

<sup>2</sup> Voyez, outre les historiens habituels, un fragment de Fronton : *Ad M. Antonin.*, *Principia historiarum*, 5, et Pausanias : « Hadrien, sous qui j'écris, est le prince le plus religieux qui fut jamais et le plus occupé du bonheur de ses sujets. Sous lui il n'y a eu aucune guerre, si ce n'est le châtement des Juifs. » 1, 5. Par cette guerre avec les Roxolans, Hadrien fut *imperator* pour la seconde fois en 119.

Mais cette paix n'était pas une paix désarmée. Ce n'était plus sans doute l'ambitieuse activité du soldat Trajan; ce n'était pas non plus la nonchalance antimilitaire des premiers Césars. Hadrien, soldat aussi, voulait la paix, mais la paix fortement armée. Cette frontière, qu'il consentait à restreindre, il la voulait invincible; il la marquait par de longues lignes de remparts ou de palissades, comme celle dont une grande partie avait été tracée avant lui en Germanie. Derrière ces lignes il plaçait des légions aguerries, disciplinées, vigilantes. Hadrien aimait à montrer son armée menaçante dans son repos.

Mais, cela fait et l'ennemi tenu en respect, Hadrien eût aimé à le séduire. Il eût aimé, là où quelque demi-civilisation existait, à établir avec ces rois barbares des rapports réguliers, pacifiques, amicaux; il se fût défendu de son ennemi en le poliçant. Il ne craignait même pas de l'enrichir et de payer, au besoin, la paix par quelques largesses qui, faites sous le casque et à la tête d'une vaillante armée, ne pouvaient passer pour un tribut. On peut le tenir pour l'inventeur de la diplomatie.

C'était là une politique adroite et intelligente, mais qui pouvait aisément mener à l'excès. Il fallait maintenir, sans faire la guerre, la force et la discipline de l'armée; vis-à-vis de l'étranger, être ami sans paraître timide; faire de lui son salarié et ne pas devenir son tributaire. Un temps devait venir où les empereurs trouveraient plus commode de n'inspirer plus aux nations barbares ni respect pour l'armée dont la discipline irait en se relâchant, ni sympathie pour une civilisation qui ne viendrait guère les chercher, ni amitié pour les traditions vite oubliées d'une diplomatie conciliante et digne, mais où tout cela serait remplacé

par des lingots. Alors ce qui était jusque-là salaire ou cadeau devint tribut, devint rançon, une rançon toujours croissante et toujours plus insolument exigée. L'empire fut perdu.

Mais, pendant qu'Hadrien, ou en Orient ou sur le Danube, combattait encore pour rétablir la paix du dehors, il fallait que, du fond de son camp, il assurât la paix du dedans. Ici Hadrien se trouvait entre son bon sens et ses passions. Un historien contemporain<sup>1</sup>, malheureusement perdu, affirmait qu'Hadrien était né cruel, qu'il sut seulement contraindre sa nature et se plier, par sagesse politique, à des actes d'humanité. Il est permis de croire en effet que, dans cet homme si dépourvu de sens moral, il y avait un peu du Domitien et du Néron; mais il y avait, d'un autre côté, une intelligence plus forte et une volonté plus ferme, capables au besoin, l'une du vrai, l'autre du bien. Imparfaitement sans doute, mais dans une certaine mesure, sa sagacité politique put lui tenir lieu de conscience.

Ce n'est pas, du reste, que les sujets d'ombrage ou les conseils de rigueur lui manquassent. Dès le premier instant de son règne, son ancien curateur, Coelius Tatianus, lui écrit à la hâte et lui conseille trois meurtres. Hadrien s'y refuse. Environ un an après, est révélé un complot, vrai ou faux, formé pour assassiner Hadrien, alors à l'armée de Dacie. Hadrien écrit au sénat; le sénat délibère, et, à la suite de cette délibération, qui n'était pas un jugement, quatre consulaires tombent frappés de mort en Italie pour ce complot dacique: Cornelius Palma, le vainqueur de

<sup>1</sup> Marius Maximus apud Spartian.

l'Arabie, assassiné à Terracine, Publilius Celsus à Baies<sup>1</sup>, Nigrinus à Tarente, Lusius Quietus sur la grande route; tous les quatre illustres sous Trajan. Il n'y avait eu ni délateur, ni accusation, ni arrêt, ni bourreau; tout cela était trop décrié. Mais les assassinats prenaient la place de la sentence, et les *bravi* celle des licteurs. Nous avons vu, au seizième siècle, la plupart des cours d'Europe, sous l'inspiration de Machiavel, reconnaître au prince le droit de meurtre et lui permettre de faire poignarder au coin de la rue l'homme qu'il n'osait pas faire juger. Rome allait entrer dans cette voie; la tyrannie de Néron allait recommencer à coups de stylet.

Mais Rome jeta un cri d'horreur. On ne se demanda pas si le complot était réel, si les victimes étaient coupables; on les jugea d'après leur genre de mort et on les tint pour innocentes. Hadrien dut revenir à la hâte pour repousser la responsabilité de ces meurtres. Il la rejeta plus ou moins ouvertement sur son triste conseiller Tatianus, préfet du prétoire et qui tenait beaucoup à ce système de gouvernement par le poignard. Il se plaignit, non sans quelque raison, du triste sort des princes contre lesquels on ne croit un complot réel que quand ils ont été mis à mort. Mais, tout en se plaignant, il s'humilia. Il jura devant le sénat, avec toutes les imprécations possibles, que jamais sénateur ne serait condamné qu'après une sentence du sénat<sup>2</sup>. Obligé envers Tatianus et forcé à le ménager, il lui prépara de loin une disgrâce honorifique par la-

<sup>1</sup> L. Publilius Celsus, consul en 109 et 113. Trajan lui avait fait élever une statue. Dion, LXVIII. — Nigrinus est celui qui avait été tribun du peuple sous Trajan. Plin., *Ep.*, V, 14; VII, 6. Sa fille épousa Elius Verus, qui fut depuis adopté par Hadrien. — Voir encore Spartian., in *Hadr.*; Dion, LXIX.

<sup>2</sup> Spartian. .... Dion, LXIX, 2. *Excerpta Peiresc.*

quelle il comptait se débarrasser de ce personnage. L'opinion avait du moins remporté cette victoire que le crime ne passât point sans désaveu.

Il y a plus : par suite même de ce crime, Hadrien dut marquer davantage ses pas dans la voie de la clémence politique. On le vit abolir une fois de plus (elles avaient été si souvent abolies, mais toujours pour renaître!) les accusations de lèse-majesté; user de miséricorde envers les condamnés de tout genre; ne vouloir pas pour sa caisse personnelle de l'argent des confiscations; n'en vouloir que pour le trésor de l'État, et cela rarement, jamais contre l'équité, et en laissant toujours une part aux enfants du condamné<sup>1</sup>. On le vit, cuirassé contre l'attrait de l'argent, loin de vouloir être, comme Néron ou Domitien, l'héritier de tout le monde, n'accepter de legs que de ses amis, et encore lorsqu'ils n'avaient pas d'enfants. On le vit enfin, avec ces allures modestes qu'Auguste avaient rendues classiques, plein de respect pour le sénat, ne recevant un sénateur que debout; jurant au sénat qu'il ne voulait être que l'homme d'affaires de la république et administrer l'État, non comme sa chose propre, mais comme celle du peuple. Ce principe posé, il permettait (chose plus méritoire!) qu'on le lui rappelât. Une femme lui demandant justice : « Je n'ai pas le temps, lui dit-il. — Ne sois donc pas empereur. » Hadrien l'écouta et la satisfut.

Par suite du même principe et de la même imitation, Hadrien fut financier sévère. Pour être artiste, il n'en était pas moins administrateur. « Il ne permettait pas qu'on achetât rien sans nécessité et ne se souciait pas de nourrir

<sup>1</sup> Μήτε τινός χρήματα ἀδίκως ἀφελέσθαι Dion, LXIX, 5. Spartian.

des bouches inutiles. » Aux jours de festin, où les convives étaient partagés en plusieurs tables, il se faisait apporter des plats de la dernière table pour s'assurer si on n'avait pas volé aux dépens des moindres invités. Avec son admirable mémoire, « il savait les affaires de l'empire comme un père de famille ne sait pas ses propres affaires. » Et surtout, comme Trajan, il était maître chez lui. Il tenait ses affranchis en respect; s'ils avaient seulement fait montre d'un crédit qu'ils n'avaient pas, il les châtiait rudement. Tous les torts des précédents empereurs avaient été, disait-il, que les torts de leurs affranchis.

Grâce à cette intelligence financière, il pouvait imiter, par un dernier côté, la politique intérieure d'Auguste et de Trajan, et traiter magnifiquement son peuple. Tandis que bien d'autres s'étaient ruinés et devaient se ruiner encore en friandises pour leur table, en colifichets pour leurs boudoirs, et surtout en largesses volontaires ou involontaires pour leurs valets, Hadrien, avec les ressources bornées du trésor romain, maintint et récompensa treize armées, visita vingt-deux au moins des quarante provinces de l'empire, soulagea leurs souffrances, dota peut-être cinquante villes de travaux publics et de monuments, remédia, autant que possible, aux épidémies, aux disettes, aux tremblements de terre, augmenta le fonds de bienfaisance établi par Trajan<sup>1</sup>. Mais la canaille de Rome n'était pas négligée pour cela. Exigeante en fait d'aumônes comme les honnêtes gens en fait de clémence, elle devait être satisfaite. A l'avènement d'Hadrien (117), elle avait reçu trois pièces d'or (75 francs) par tête; un peu

<sup>1</sup> Pueris et puellis, quibus etiam Trajanus alimenta detulerat, incrementum liberalitatis adjecit. Spartien.

plus tard, une distribution double à celle-là; dans tout le cours de son règne, sept distributions montant à un total de mille deniers (1,000 fr.) par tête: 500 millions, si nous admettons 500,000 parties prenantes<sup>1</sup>. Le trésor faisait des aumônes même hors de Rome. Hadrien remit 900 millions de sesterces (225 millions de francs) de dettes arriérées, ou envers lui-même ou envers l'État. Les titres entassés furent brûlés publiquement dans le Forum de Trajan. Cette libéralité devint une règle après lui; mais Hadrien se vanta d'être le premier et le seul prince qui ait ainsi rassuré, non-seulement la génération présente par un sursis plus ou moins long, mais la génération future par la remise du capital<sup>2</sup>.

Telle était donc la politique générale d'Hadrien: paix et dignité au dehors, maintenues par l'habileté diplomatique, par d'utiles largesses et par la bonne contenance des armées; paix et sécurité au dedans, assurées par la douceur du gouvernement, par une économie sévère et par des libéralités bien placées. Hadrien marchait ainsi pleine-

<sup>1</sup> Voyez les monnaies et le *M. S. Vindob.* — Spartian, in *Had.* Il y a en effet sept types de monnaies rappelant des libéralités. (Eckhel, p. 476, 503.) Elles se réfèrent aux 3<sup>e</sup>, 4<sup>e</sup>, 5<sup>e</sup>, 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> *congiales*. La dernière libéralité, pour l'adoption d'Ælius Verus, coûta à Hadrien, selon Spartien, 500 millions de de sest. (75 millions de francs). Ce qui, à 150 fr. par tête, supposerait 500,000 parties prenantes.

<sup>2</sup> QVOD VNVS OMNIVM PRINCIPVM ET  
SOLVS REMITTENDO SESTERTI  
VM NOVIES MILLIES CENTENA  
MILLIA. N. DEBITVM FISCO NON  
PRAESENTES MODO. SED. ET PO  
STEROS SVOS PRAESTITIT HAC  
LIBERALITATE SECVROS.

Cette inscription porte *Trib. pot. II. Cos. II* (an 118). Gruter, p. 10. — Les monnaies indiquent la même somme. Voyez Spartian. et Dion, LXIX, 8.

ment dans les voies d'Auguste auquel il ne ressemblait guère et de Trajan qu'il n'aimait pas. C'est une chose singulière que l'ascendant posthume avec lequel l'exemple de Trajan s'imposait à Hadrien. Ce père adoptif dont il était jaloux, dont il abandonnait les conquêtes comme impossibles à garder; dont il détruisait les monuments, pour peu qu'il eût un prétexte pour le faire<sup>1</sup>; dont il persécutait les amis; dont il chargeait la mémoire de toutes les mesures impopulaires qu'il pouvait prendre, en exécution, disait-il, de ses volontés; dont il eût voulu, en un mot, détrôner la gloire par une gloire toute différente: ce père adoptif lui imposait cependant d'une manière invincible cette politique de clémence inaugurée par lui, aux applaudissements de l'empire délivré. Trajan avait mis en vogue la vertu; il avait expérimenté la clémence, et la clémence lui avait réussi. Un fou tel que Commode pouvait seul fermer les yeux à cette expérience, et Hadrien n'était pas un fou.

Remarquez cependant une chose. Tibère n'était pas un fou non plus, lorsque, cent ans auparavant, il s'était trouvé dans la même situation qu'Hadrien, succédant comme lui à un prince dont la mémoire lui était peu agréable, mais dont le gouvernement avait donné une longue paix et laissait un souvenir vénéré. Peu importe; les sympathies populaires ne défendirent pas la politique d'Auguste contre les antipathies personnelles de son successeur, et, après quelques années de dissimulation plutôt que de modération, le mauvais génie reprit le dessus; Tibère dévia de la politique d'Auguste et inaugura le gouvernement du sang.

<sup>1</sup> Ainsi, outre le pont du Danube, un théâtre à Rome, au regret de toute la ville.

Hadrien, tout au contraire, imita son prédécesseur, quoiqu'il ne l'aimât pas, et fit taire ses propres instincts, peu modérés et peu cléments, pour adopter le gouvernement de la modération et de la clémence. D'où vient dans une situation pareille cette différence de conduite? Est-ce seulement de la différence des caractères? Tibère, sans doute, était plus méfiant et plus avare, Hadrien plus ouvert et plus libéral. Mais, ni les instincts sanguinaires, ni les instincts envieux, ni l'ambition égoïste ne manquèrent à Hadrien, et je ne sais si, moralement parlant, il valait beaucoup mieux que Tibère. La grande différence est celle des époques. Auguste avait bien pu pratiquer et faire bénir une politique humaine; il n'avait pas fait entrer dans les consciences le sentiment moral, intime, sérieux de l'humanité; il avait laissé Rome tout aussi inhumaine qu'il l'avait reçue, parce qu'il l'avait laissée tout aussi idolâtre. Mais Trajan avait rencontré et laissait après lui une Rome tout autre. Dans la Rome de Trajan, où les chrétiens s'étaient multipliés, où l'Évangile avait commencé à purifier l'air, le sens moral avait grandi; la moyenne des consciences s'était élevée de quelques degrés; le sentiment de l'humanité s'était affermi. La Rome d'Auguste en face de Tibère n'avait pas eu un autre sentiment que celui de la peur; mais la Rome de Trajan, en face d'Hadrien, sut exiger le maintien de cette politique clémente dont elle jouissait depuis vingt ans. Si la tradition de Trajan s'imposa à Hadrien avec une puissance morale que la tradition d'Auguste n'avait pas eue pour s'imposer à Tibère; c'est que cette tradition avait déjà, dans une certaine mesure, quoique sans le savoir et surtout sans le vouloir, l'appui de l'Évangile.